

# TRACES 51 DE MÉMOIRE

## PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

UNE PUBLICATION TRIMESTRIELLE DE  
L'ASBL MÉMOIRE D'AUSCHWITZ

JANVIER - FÉVRIER - MARS 2024



**actualité**  
**FOUR SISTERS**  
**SARAH KALISKI**  
p. 2

**biblio**  
p. 5

**Auschwitz**  
**LE PROCÈS**  
**D'OSKAR GRÖNING**  
p. 6

**interrogation**  
**LA PLACE DE LA**  
**RECONSTRUCTION**  
**POST-SHOAH**  
**DANS LA SOCIÉTÉ**  
**ISRAÉLIENNE**  
p. 8 + fiche pédagogique p. 11

**il y a un siècle**  
p. 12

**approfondissement**  
**LOMIR VAYTER**  
**ZINGEN ZEYER LID !**  
p. 16

**no comment**  
p. 21

**le saviez-vous ?**  
**ELIE WIESEL**  
p. 22

**réflexion**  
**LA ZONE GRISE**  
**DU DOCTEUR**  
**MIKLÓS NYISZLI**  
p. 24

**varia**  
p. 26

## SE RECONSTRUIRE



**APRÈS LECTURE, MERCI DE  
ME PASSER À VOS COLLÈGUES**

Veuves et orphelins



# CHANTAL, MARIANNE, SARAH, JULIA QUATRE ARTISTES DANS L'OMBRE DE LA SHOAH

Four Sisters est une exposition organisée au Musée Juif de Belgique du 24 mars au 27 août 2023 qui retrace le parcours de Chantal, Marianne, Sarah et Julia. Quatre sœurs de parents différents. Quatre femmes qui partagent la mémoire de la Shoah, qui ont survécu grâce à leur résilience et à celle de leurs proches. Quatre femmes qui se sont construites avec une force et un engagement qui en font aujourd'hui des modèles de vie et de liberté. Quatre artistes juives qui se sont interrogées sur le poids de l'appartenance et de la transmission et sur les puissances d'une culture éparse et diasporique, et auxquelles nous avons décidé de consacrer la rubrique Actualité des quatre numéros de Traces de mémoire de l'année 2023-2024.

Née en 1941 à Bruxelles et décédée en 2010 à Paris, Sarah Kaliski est la benjamine d'une fratrie de quatre enfants qui se sont tous illustrés dans le domaine des arts. D'origine juive et polonaise, la famille Kaliski grandit en Belgique et y subit les drames du 20<sup>e</sup> siècle, dont la perte de leur père déporté à Auschwitz. Son père, Abram Kaliski, naquit à Łódź (Pologne) le 10 mai 1908. Ses grands-parents, Solomon Yitzhak Kaliski et Hadassah Kaliski, eurent au moins huit enfants, dont seuls un fils et une fille survécurent à la Shoah. Après la mort de sa femme, fuyant les pogroms, Solomon partit pour l'Afrique du Sud avant de rallier la Palestine mandataire au début du siècle pour rendre son dernier soupir à Tel-Aviv en 1948, à l'âge de quatre-vingts ans. Abram émigra en Belgique, où il devint marchand de cuir et danseur. À l'âge de 23 ans, en 1932, il rencontra et épousa Fradla Wach, née à Varsovie le 15 novembre 1901. Ils eurent quatre enfants : René devenu écrivain, Haïm devenu historien, dessinateur et auteur autodidacte, Sarah devenue peintre, et Ida. Abram fut arrêté par la police belge alors qu'il était parti chercher du lait. Après avoir été emprisonné et torturé au camp de rassemblement de Malines, il fut envoyé à Auschwitz, où il fut assassiné aux alentours du mois de décembre 1944, soit à l'âge de 36 ans. Après la fin de la guerre, Fradla rassembla ses quatre enfants et les éleva seule.

Les quatre œuvres qui figureront en couverture des numéros de *Traces de mémoire* de 2023-2024 sont signées Jarek Kubicki. Né à Gdańsk en 1976, cet artiste, photographe et directeur de création polonais est diplômé du lycée des Beaux-Arts de Gdańsk et de l'Académie des Beaux-Arts de Gdańsk. Jarek Kubicki vit à Varsovie, où il travaille dans une agence de publicité comme directeur de création et concepteur de couvertures destinées à des livres et des albums musicaux. Il a pris part à d'innombrables expositions collectives aux quatre coins de l'Europe. Droits réservés : kubicki.info





© Tous droits réservés

▲ Sarah Kaliski dans la cour de son atelier à Alsemberg, 1967

Formée à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, Sarah Kaliski s'exprime d'abord par la peinture, avant de se consacrer exclusivement au dessin à partir des années 1980, pour produire une œuvre graphique honnête et exubérante, imprégnée de ses blessures personnelles – dont la perte de son père déporté à Auschwitz – ainsi que de l'Histoire et des figures du 20<sup>e</sup> siècle. Les thèmes constitutifs de son travail, dont la sensibilité du trait transcende les supports et qui démultiplie le(-s) corps au travers d'une peinture aussi sensuelle que poétique et marquée par l'Histoire, recouvrent les supplices infligés par les nazis, la culture et l'identité belge, les violences envers les enfants et la liberté – notamment sexuelle – des femmes. Malgré ses traumatismes, Sarah Kaliski cultive la jouissance procurée par les plaisirs de l'existence. Outre le papier, différents

supports – pelures, emballages alimentaires, bâches surdimensionnées, papier de soie, sous-verre en carton, feuilles d'arbres, cailloux – accueillent des représentations tragiques, farouches et étranges de sa fratrie, d'enfants, de chiens léchant des parties intimes féminines, et de femmes s'adonnant à des actes charnels avec des hommes. Entre scènes d'amour sensuelles et solitude amoureuse, Sarah Kaliski mêle toujours souffrance et jouissance, rêves et désespoirs. Au fil de ses dessins commentés, elle développe un travail d'écriture qui accentue toute la singularité de son art et qui emprunte au style des comics américains. Elle a connu les galères, les succès et les duretés de la vie d'artiste. Le déroulement de sa vie est entrecroqué par des violences de tout bord et prend l'allure d'un parcours initiatique marqué par la guerre, la

déportation de son père à Auschwitz, les blessures intimes, mais aussi l'admiration pour son frère, le célèbre dramaturge René Kaliski.

Sarah Kaliski n'a jamais cessé de lutter, même si elle se sentait perdue au milieu du monde ou de rien – ce qui était pour elle un peu la même chose. Face à cet état des choses, elle a défendu son identité à travers des images récurrentes qui rappellent parfois Wolinski, mais en plus tragique. Ses visions sont de fait plus proches quant à l'esprit d'une Kiki Smith ou d'une Louise Bourgeois, dont elle partage les rêves et les désespoirs. Le mâle est souvent un sombre héros réduit à un gribouillage tant il ne fait que proposer des existences moindres. Face à celui qui dépossède de tout comme face à la barbarie nazie, elle propose d'autres repères



▲ Sarah Kaliski

Dessins de Sarah Kaliski à l'expo  
« L'Intime et le Monde »,  
Centre Wallonie-Bruxelles



© Tous droits réservés

▲  
Les Juifs de Vienne  
Peinture à l'huile et  
acrylique sur bâche

masculins plus efficaces (son compatriote Henri Michaux par exemple). La femme défend les opprimés et sa liberté reconquise. C'était pour elle une manière de rentrer dans l'existence sans comprendre forcément tout ce que cela impliquait, mais en y demeurant bel et bien engagée — mal, mais de plain-pied. Son travail reste un moyen de braver l'autorité. Sarah Kaliski ne voulait renoncer à rien, même si elle avait souffert de dépossession et voulu se retrouver. Existe là un perpétuel appel à la révolte, et l'artiste a longtemps possédé la volonté nécessaire de se battre contre l'absurde et l'horreur. D'où le caractère « épouvantable » d'une

œuvre que sauve néanmoins une sorte de « rire », mais qui, lui-même, n'est plus ce qu'on entend par là puisqu'il est intérieur et ne parvient jamais — ou rarement — jusqu'à l'éclat. Tout un monde vibre en induisant des changements d'échelle dans la perception du monde. Le dessin échappe à une vision psychologisante pour atteindre la force d'une fable où les mythes sont retournés. Tout est porté à l'incandescence dans une révélation jaillissante de diverses dérives des maîtres et des « crucifixions » qu'ils induisent. Dans son œuvre, ses dessins et leurs textes, le corps court dans ses feintes de délivrance, parfois à sa perte.

L'écrivain Jacques Sojcher évoque la pratique artistique de l'artiste dans la préface du livre *Vivre pour aimer !* : « À la ligne, à la lettre, trait par trait, dans l'inceste du dessin et de l'écriture. C'est un langage de sourd-muet, où les signes dépassent toute éloquence. Ce sont des mots qui crient une demande éperdue — jamais entendue ? C'est l'évidence du désir et du manque, de l'étreinte et de la solitude. C'est la terreur et la bonté de l'amour... »

**Georges Boschloos**  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

## DANIEL LEE

### *Le fauteuil de l'officier SS*

UNE QUÊTE ACHARNÉE DE LA VÉRITÉ QUI EST AUSSI UN PUISSANT RÉVÉLATEUR DES NON-DITS ET DES SILENCES FAMILIAUX DU NARRATEUR

*L'ombre de la philosophe Hannah Arendt plane sur l'ouvrage de Daniel Lee et son Fauteuil de l'officier SS qui décortique avec minutie non pas la vie d'un homme ordinaire, mais la fabrication d'un nazi ordinaire.*

L'auteur Daniel Lee, est un jeune historien britannique, qui a consacré plusieurs études à la vie des Juifs en France et en Afrique du Nord pendant la Seconde Guerre mondiale. En 2011, une rencontre privée fortuite l'amène à s'interroger sur des documents trouvés dissimulés dans l'assise d'un fauteuil donné à restaurer chez un tapisier. Des documents officiels ayant appartenu près de soixante-dix ans plus tôt à un officier SS, nommé Robert Griesinger. Comment, pourquoi et par qui ont-ils été placés là ?

Le livre présente les conclusions de l'enquête personnelle de Daniel Lee, parallèlement au récit des démarches qu'il a menées pendant cinq ans, pour retracer le parcours du fauteuil, puis celui de Griesinger, un fonctionnaire nazi de *middle management*. L'auteur s'est attaché à situer cet homme dans son intimité familiale et dans son univers professionnel, avant et pendant la guerre. Il s'est efforcé de rencontrer ses descendants, des personnes se livrant peu, semblant découvrir le passé nazi de leur parent. Des entretiens qui permettaient toutefois de compléter une recherche documentaire

ingrate, de nombreuses archives ayant disparu sous les bombardements alliés ou ayant été détruites par les nazis eux-mêmes à la veille de leur défaite.

Robert Griesinger, docteur en droit, démarre sa carrière comme juriste à la Gestapo de Stuttgart. Après le déclenchement des hostilités, il est mobilisé en France, puis en Ukraine, avant d'être nommé en poste à Prague, au ministère de l'Économie et du Travail. Il est chargé de missions marquant sa proximité, sinon sa complicité, avec des crimes nazis, mais sa position est trop subalterne pour que son nom soit inscrit dans les registres officiels postérieurs.

Le nazisme nous ramène toujours à la même question : comment a-t-il pu exister ? L'auteur en a cherché les racines dans le contexte historique et l'environnement familial dans lequel Griesinger est né. De vieilles traditions nationalistes et antisémites, le traumatisme de la défaite de 1918, les angoissantes crises politiques et économiques des années vingt : tout cela conduisit de plus en plus d'Allemands à accepter de donner sa chance à un parti qui promettait de sortir le pays de son

marasme et de lui restituer sa grandeur passée, même si certains – et notamment la famille très bourgeoise de Griesinger, viscéralement attachée aux traditions et à l'ordre – avaient tenu les premiers nazis pour une meute vulgaire et Hitler pour le porte-parole brailard de masses hystériques.

L'itinéraire personnel de Robert Griesinger a été inspiré par des motivations courantes dans la culture bureaucratique qui caractérise son époque et la nôtre : ambition, confort et sécurité d'un job, sentiment d'appartenance à une catégorie sociale gratifiante.

*Le fauteuil de l'officier SS* n'est pas un roman, contrairement à l'idée que je m'en étais faite. Le travail d'enquête minutieux effectué par l'auteur est impressionnant et son caractère forcément fastidieux apparaît par instant lors de la lecture. *Le fauteuil de l'officier SS* est un livre très intéressant, sur un sujet qui ne cesse d'interpeller et que je ne regrette pas d'avoir intercalé entre deux romans. ■

Archie, Babelio.com, 29/05/2021

# LE PROCÈS D'OSKAR GRÖNING

## LE PROCÈS D'OSKAR GRÖNING, UNE RÉVOLUTION DANS L'INTERPRÉTATION JURIDIQUE DE LA RESPONSABILITÉ

*Au terme d'un procès pour « complicité de meurtre dans au moins 300 000 cas » ouvert le 21 avril 2015 à Lunebourg (Basse-Saxe), un vieillard fut condamné à quatre ans de prison. C'était la première fois que la justice allemande admettait que la participation active aux faits reprochés n'était pas nécessaire pour être condamné (John – Ivan – Demjanjuk avait été condamné sur cette base en 2011, mais il avait fait appel et était mort en 2012, avant le jugement définitif). Le premier à apprendre cette nouvelle règle à ses dépens fut donc Oskar Gröning.*

Oskar Gröning, né à Nienburg-ander-Weser le 10 juin 1921 et décédé le 9 mars 2018, fut le comptable du camp de concentration et centre d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. De 1942 à 1944, il y fut responsable du tri et de l'inventaire des biens volés aux prisonniers exterminés, ainsi que, dans de plus rares occasions, de la garde de prisonniers internés dans le camp. Au cours de son séjour au camp, il fut le témoin de l'intégralité du processus d'extermination mis en place par les nazis. Transféré du camp vers une unité active en 1944, il fut capturé par les troupes britanniques le 10 juin 1945 lorsque son unité se rendit. Temporairement détenu dans un ancien camp de concentration, Gröning fut transféré en 1946 en Grande Bretagne en tant que travailleur forcé. Il retourna ensuite en Allemagne pour y vivre une vie relativement normale, préférant garder le silence sur son passé à Auschwitz. Il se décida toutefois à en faire publiquement état lorsqu'il fut mis au courant de l'existence du négationnisme. Il se mit ensuite à critiquer ouvertement celles et ceux qui niaient les événements dont il fut le témoin.

Dans les années qui suivirent la guerre, il y eut plusieurs procès contre l'ancien personnel des camps de l'*Aktion Reinhardt*. Environ 120 SS avaient été actifs au

sein des centres d'extermination de Belzec, Sobibór et Treblinka, et presque tous écopèrent d'une condamnation au pénal. Il n'était pas nécessaire de fournir la preuve juridique de l'implication individuelle des accusés, puisque ces camps avaient pour seule fonction d'éliminer les déportés, qui étaient envoyés à la chambre à gaz dès leur arrivée, puis enterrés ou incinérés sur place. Les peines prononcées furent toutefois assez légères, au vu de la gravité des faits. Parmi les condamnés de l'époque figurait par exemple le comptable SS Alfred Iltner (1907-1976), qui fut frappé d'une peine de quatre ans de prison pour complicité de meurtre collectif sur au moins 68 000 personnes à Sobibór.

À cette époque, la justice faisait la différence entre les « purs » centres d'extermination et les structures telles qu'Auschwitz et Lublin (Majdanek), qui avaient la double fonction de camps de concentration et de centres d'extermination. Dans le cas du complexe concentrationnaire d'Auschwitz, il était nécessaire de prouver l'implication directe des bourreaux. Après un long débat sur la prescription en Allemagne de l'Ouest, le Bundestag décréta, en 1979, l'imprescriptibilité des crimes d'homicide et de complicité d'homicide commis dans le cadre de la dictature nazie. La

plupart des sites d'extermination se trouvaient sur le sol polonais, y compris le camp de concentration d'Auschwitz. À l'époque du régime communiste de la République populaire de Pologne, le nombre de personnes ayant perdu la vie sur ce qui deviendrait le lieu de commémoration d'Auschwitz n'était pas clair. Lorsque la guerre froide devint moins intense, il y eut un rapprochement entre l'Est et l'Ouest. Les révolutions de 1989, favorisées notamment par la glasnost et la perestroïka, contribuèrent, entre autres choses, à la chute du communisme en Pologne. À partir de ce moment, les chercheurs de l'Est qui étudiaient la Shoah purent accéder plus facilement aux archives des pays du bloc de l'Ouest.

En 2011, John Demjanjuk, un *Trawniki* qui avait été gardien à Sobibór, fut condamné pour complicité d'homicide sur 28 060 personnes. Le concept juridique de « complicité fonctionnelle » sans participation directe aux actes d'homicide n'a toutefois pas pu être réexaminé par une cour d'appel, car Demjanjuk décéda peu après le prononcé de sa sentence. Après le verdict de Demjanjuk, le complexe concentrationnaire d'Auschwitz – avec sa double fonction – fit l'objet de nouveaux débats juridiques. Dans les années qui suivirent la guerre,



Oskar Gröning pendant sa période SS

les chercheurs travaillant sur la Shoah analysèrent en détail le complexe concentrationnaire d'Auschwitz, sa fonction d'extermination, et son rôle dans le génocide. La preuve d'une implication directe dans les divers crimes commis ne fut plus requise, même pour les SS d'Auschwitz, car on estimait que toute personne y ayant travaillé avait sciemment contribué au bon fonctionnement du centre d'extermination d'Auschwitz. Le procureur général condamna ainsi Gröning pour complicité dans 300 000 meurtres.

Le procès d'Auschwitz s'ouvrit le 21 avril 2015 au tribunal de Lunebourg. Les accusations concernaient l'été 1944, et plus précisément deux mois au cours desquels 437 000 Juifs hongrois furent envoyés au centre d'extermination de Birkenau à bord de 137 trains. La SS fit éliminer environ 312 000 d'entre eux en quelques semaines à peine. Le procureur général accusa Gröning d'avoir aidé la SS sur le plan financier de par ses activités, qui consistaient notamment à dépouiller les détenus de leurs effets de valeur pour remettre ceux-ci à la SS, et d'avoir ainsi contribué « au moins de manière indirecte » à l'extermination massive et organisée des Juifs. Gröning était également responsable du quai. Il était chargé d'emporter les bagages et de nettoyer le quai pour donner au lieu une apparence anodine, et éviter ainsi que les déportés suivants suspectent quelque chose

et créent un mouvement de panique. Oskar Gröning affirma n'avoir travaillé que trois fois sur le quai pendant les déportations des Hongrois. Dans le procès-verbal, il déclara avoir assisté à des gazages et à des crémations en s'approchant pour la première fois des installations d'extermination de Birkenau alors qu'il recherchait des détenus qui s'étaient évadés.

Le 15 juillet 2015, Gröning fut condamné à quatre ans de réclusion, le tribunal ayant tenu compte, dans son verdict, des efforts physiques et psychologiques fournis par l'accusé de 93 ans, qui avait tenu bon tout au long du procès, quitte à friser l'épuisement. Contrairement aux autres SS, qui avaient essayé de nier ou de dissimuler leurs crimes, Gröning avait livré un compte-rendu détaillé d'Auschwitz, assumé ses responsabilités morales et exprimé des remords. Le tribunal l'avait accusé d'avoir contribué au bon fonctionnement du processus d'extermination en travaillant comme comptable du camp et en assurant diverses tâches lors de l'arrivée de déportés. Son témoignage, dans lequel il avait admis posséder une arme et avoir participé aux recherches visant à retrouver des évadés, n'avait fait que confirmer le verdict. Tous les SS avaient reçu le droit ou l'ordre d'abattre sans sommation les détenus en cavale. Les avocats de la partie civile firent appel de l'arrêt rendu par la Cour fédérale de justice. Ceux de Gröning aussi. Le 20 septembre 2016, la Cour d'appel confirma le verdict, qui devint juridiquement contraignant. La partie civile accueillit cette décision comme une « importante

correction de la jurisprudence antérieure », car, dans les précédents procès contre d'anciens gardes de centres d'extermination nazis accusés de complicité de meurtre, la preuve de l'implication directe des inculpés devait absolument être fournie.

Le ministère public de Hanovre jugea que, dans l'ensemble, Gröning était apte à assumer les conséquences de ses actes. La demande de report de peine pour raisons de santé introduite par la défense fut rejetée en août 2017. Le 29 novembre 2017, la *Oberlandesgericht Celle* décréta que l'ancien SS, alors âgé de 96 ans, devait purger sa peine. Au vu des rapports établis par des experts, le tribunal estima qu'il était, malgré son âge avancé, en assez bonne santé pour aller en prison. Cette réclusion n'était par ailleurs pas contraire aux droits fondamentaux du condamné. L'appel de Gröning devant le *Bundesverfassungsgericht* n'y changea rien.

Le 21 décembre 2017, la Troisième Chambre du Second Sénat établit que la vieillesse de Gröning ne l'empêchait pas de purger sa peine. Gröning introduit une demande de clémence qui fut également rejetée. En février 2018, il soumit une seconde demande de clémence au ministère de la Justice de Basse-Saxe, mais ce dernier n'eut jamais l'occasion de se prononcer, car Oskar Gröning décéda le 9 mars 2018. Finalement, le comptable d'Auschwitz n'aura jamais purgé sa peine. ■

**Frédéric Crahay**  
Directeur  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

# LA PLACE DE LA RECONSTRUCTION POST-SHOAH DANS LA SOCIÉTÉ ISRAÉLIENNE ENTRE 1948 ET 1961

*On entend souvent qu'Israël a été créé en compensation du drame de la Shoah. En d'autres termes : le peuple juif aurait reçu un État parce qu'il avait été victime du judéocide en Europe. Dans cette rubrique, nous nous intéresserons aux premières années de la mémoire de la Shoah au sein du jeune État d'Israël après 1948, et nous démontrerons que les survivants de la Shoah et leur passé étaient alors bien moins mis en avant qu'aujourd'hui.*

Avant toute chose, il faut rappeler que les Juifs étaient déjà présents en Palestine (qui fut soustraite à l'autorité ottomane, défaite lors de la Première Guerre mondiale, et passa sous mandat britannique en 1920). Les Juifs présents en Palestine avant 1882 font partie du « Vieux Yichouv », tandis que ceux qui s'y sont installés plus tard appartiennent au « Nouveau Yichouv ». En hébreu, « Yichouv » signifie « localité » ou « agglomération », mais aussi « peuplement ». L'année 1882 fut marquée par la Première Aliyah, c'est-à-dire l'immigration, en Palestine, d'environ 25 000 Juifs russes, roumains et yéménites. Les motivations de ce « Nouveau Yichouv » étaient de nature plutôt politique, et ce groupe, inspiré par le sionisme, aspirait à un État juif indépendant. La vague migratoire qui avait commencé en 1882 dura plusieurs décennies. Parmi les jeunes Juifs qui partirent se construire un nouvel avenir en Palestine, il y avait David Grün, un Polonais émigré en 1906 qui

entrera dans l'histoire en tant que David Ben Gourion (1886-1973), le fondateur de l'État d'Israël. Ce rêve prit une nouvelle dimension en 1917, quand la Déclaration de Balfour laissa entrevoir la possibilité d'un heimat Juif.

La population du Nouveau Yichouv augmenta rapidement lorsque les Juifs commencèrent à quitter l'Europe, et l'idée d'un État juif se précisa avec le mandat de 1922 par lequel la Société des Nations chargea la Grande-Bretagne de créer un « foyer national pour le peuple juif ». Le Vieux et le Nouveau Yichouv ont entretenu une relation complexe, empreinte à la fois de solidarité et de conflits, jusqu'à la création d'Israël, en 1948. Le Yichouv (deux groupes confondus) était alors constitué d'environ 700 000 personnes. On ne peut donc pas dire que les survivants de la Shoah ont déménagé en masse vers une Palestine qui ne comptait aucun Juif avant 1945. En revanche, il est vrai qu'en 1939, les Juifs représentaient tout

au plus 30 % de la population palestinienne.

La reconnaissance de la Shoah en tant que génocide d'une intensité encore jamais vue posait également problème – et pas uniquement en Israël. En consultant le compte-rendu de plusieurs recherches, on trouve une description affligeante du fossé creusé entre, d'une part, les habitants du pays et du Yichouv et, d'autre part, les rescapés de la Shoah – notamment les premiers à rapporter un récit tellement inédit qu'il était extrêmement difficile de l'accepter et de l'intégrer. Le Yichouv avait souffert et n'avait pas souffert de la catastrophe. Il n'y avait pas eu d'intériorisation de la Shoah en tant qu'élément formateur de l'éthos national. En fait, ce ne fut qu'après le procès d'Adolf Eichmann (1906-1962) que la Shoah devint l'affaire des rescapés en particulier, et celle du peuple d'Israël tout entier. De plus, les rescapés de la Shoah restèrent un temps inconnus et



© Tous droits réservés

▲ Affiche des années 1940 promouvant l'image de l'Israélien courageux et autonome

impopulaires à cause de la fameuse « disqualification » de la *gola* (l'exil). Maintenant que l'État d'Israël était formé (à partir de mai 1948), le Yichouv comptait bien le renforcer en y attirant des Juifs du monde entier. Il façonna pour ce faire l'image d'un Israélien nouveau, courageux, fier, sûr de lui, opposé aux Juifs d'Europe passifs, terrorisés, massacrés en masse. En résumé, l'image des victimes de la Shoah exécutées comme des moutons à l'abattoir n'était pas celle que le jeune État d'Israël voulait faire valoir. Cette image de moutons sans défense n'est toutefois pas correcte : les Juifs ont bel et bien tenté de combattre l'agresseur nazi à différents moments et en différents endroits – en vain. Parmi leurs faits d'armes les plus marquants, on peut citer le soulèvement du ghetto de Varsovie (19 avril-16 mai 1943), les ré-

voltes dans les centres d'extermination de Treblinka (2 août 1943) et Sobibór (14 octobre 1943), ainsi que la révolte du *Sonderkommando* de Auschwitz II-Birkenau (7 octobre 1944).

Quoi qu'il en soit, une sorte de consensus émergea à l'égard de ce qu'on appelle « le grand silence », c'est-à-dire le refoulement de la Shoah dans la conscience israélienne. Les expressions les plus nettes de ce refoulement furent l'absence de la Shoah du système éducatif des années 1950, la réticence à entendre parler de ce sujet ou à en parler, et sa place marginale dans le débat public. Les difficultés de dialogue entre les survivants et la société et ses responsables suscitérent la « relation du silence ». Ce processus, qui accentua l'isolement et le sentiment d'anomalie,

renforça chez les rescapés l'impression qu'ils ne pouvaient pas partager ce vécu de la Shoah (pas même en Israël !), si ce n'est avec d'autres rescapés. Les choses changèrent du tout au tout au cours des années 1960. En 1953, la Knesset (le parlement israélien) décida de créer un mémorial dédié aux victimes de la Shoah, qui fut baptisé Yad Vashem. Le premier musée fut inauguré en 1957.

En 1960, Ben Gourion annonça à la Knesset la capture en Argentine de l'ancien SS Adolf Eichmann. En Israël, le procès d'Eichmann maintint pendant de longs mois le sujet de la Shoah en tête de l'ordre du jour. Au cours de la procédure judiciaire, qui s'étendit du 11 avril au 11 décembre 1961, 110 témoins furent entendus, et les révoltes oubliées furent à nouveau

rendues publiques. Jouant un rôle décisif pour fournir des témoins acceptant de déposer devant le tribunal, les associations de rescapés contribuèrent grandement à conférer au procès son importance, dans la mesure où ce fut la Shoah dans son ensemble qui y fut exposée. Ce faisant, elles influèrent également sur l'image de la Shoah élaborée par le tribunal et ensuite retenue dans les esprits et les cœurs des Israéliens. Pour la première fois, le procès révéla à la société israélienne les rescapés, non pas dans le contexte israélien, mais dans celui de la Shoah. Ce fut une façon entièrement nouvelle de les considérer, dont on trouve quelques expressions caractéristiques dans quelques-uns des textes de cette époque.

L'image des survivants de la Shoah connut donc un revirement complet. En premier lieu, les rescapés furent replacés dans le contexte de la Shoah. Ceux qui étaient là depuis si longtemps et qui constituaient une minorité si importante étaient eux aussi bel et bien des victimes de la Shoah, et non plus de « simples » immigrants dont le sort s'était amélioré et qui avaient échappé au grand massacre. En second lieu, la société israélienne procéda à un examen de conscience concernant le mode d'intégration des rescapés et le rôle joué par les Israéliens de plus longue date dans cette intégration. Enfin, les rescapés commencèrent à être considérés comme un groupe ayant seul la capacité de créer

un pont avec la gôla anéantie ; ce ne fut que grâce à eux qu'on put rendre hommage à tous les morts sans nom et sans visage, hommage par lequel « ils revivaient, aussi nets qu'un cri au plus profond de la nuit, dans la pensée des hommes. »<sup>1</sup> Leur reconstruction put enfin commencer. ■

**Frédéric Crahay**  
Directeur  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

(1) Jablonka, H., *Les rescapés de la Shoah et les Israéliens. Immigration et culture nouvelle (1945-1969)*, *Revue d'histoire de la Shoah*, 1 (182), 2005, p. 233-255.

▼ Le procès d'Adolf Eichmann marqua un tournant dans la perception de la Shoah (et de ceux qui y survécurent) en Israël et dans le reste du monde



Les enfants subissent les conséquences dramatiques découlant de tout conflit, qu'il s'agisse d'une guerre civile ou d'un drame international. Vulnérable, ils se retrouvent souvent orphelins et sont les principales victimes des conflits armés.

1. Les enfants déplacés de leur environnement familial pendant le conflit.

2. Les enfants qui se retrouvent avec de « nouveaux » parents, chez qui ils ne trouvent ni refuge, ni bonheur, mais qui ne pourront jamais retrouver leur passé perdu.

3. Les enfants qui se retrouvent avec de « nouveaux » parents, arrivent à y trouver amour et bonheur, mais doivent partir après la Libération vers un vide horrible.

4. Les enfants qui, en grandissant, ne connaissent jamais leurs origines et luttent avec un manque d'identité.

5. Les enfants qui retournent à leur lieu d'origine, mais n'y sont pas (plus) les bienvenus.

Discutez de ces cas en classe, trouvez des exemples concrets.

Vous trouverez chaque trimestre dans votre *TRACES DE MÉMOIRE* une application pédagogique avec une fiche didactique à utiliser en classe ou à conserver. Ces fiches sont également à télécharger sur notre site internet [www.auschwitz.be](http://www.auschwitz.be) sous l'onglet « pédagogie ».



1

« NOS PRISONS S'OUVRIRONT, ET VIENDRA UN TEMPS OÙ LES ACCUSÉS D'AUJOURD'HUI DEVIENDRONT LES ACCUSATEURS ! »  
ADOLF HITLER LORS DE SON PROCÈS DE 1924

*Si Adolf Hitler n'avait pas été jugé pour haute trahison en 1924, la physionomie du vingtième siècle aurait peut-être été bien différente. Il arrive parfois qu'un accusé parvienne à utiliser son procès comme une véritable tribune, et réussisse à influencer l'opinion des personnes présentes. À 34 ans, Adolf Hitler était un orateur confirmé, si bien que lorsqu'un juge bien intentionné lui donna la chance d'exprimer ses idées et de démontrer toute sa puissance verbale, il sauta immédiatement sur l'occasion. Les procès peuvent changer le cours de l'histoire. Et le procès intenté à l'encontre d'Hitler pour son rôle prépondérant dans le « putsch de la Brasserie » de 1923 en est un parfait exemple.*

**Retour en 1923**

En 1923, l'Allemagne est au plus bas. Son principal problème est l'hyperinflation. Le gouvernement a en effet décidé d'imprimer de la monnaie supplémentaire pour compenser les pertes de salaires et l'effondrement de l'économie, causant ce faisant une telle dépréciation du mark que les agriculteurs refusent de vendre leur production, ce qui a rapidement entraîné des émeutes et des grèves de la faim. Ce contexte permet aux communistes de passer la barre des 10 % des votes. De leur côté, les groupes nationalistes d'extrême droite, dont le Parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSDAP), c'est-à-dire le parti nazi, s'attaquent au gouvernement démocrate, aux étrangers et aux Juifs. Adolf Hitler, leader du NSDAP, affirme que la démocratie est une imposture, aspire au renversement par la force du gouvernement de la République de Weimar, appelle à la reconstitution d'une armée, fulmine contre le Traité de Versailles, parle de restaurer la fierté allemande, et présente les Juifs comme les grands responsables des malheurs du pays. Le matin du 8 novembre 1923, Adolf Hitler charge Dietrich Eckhart, rédacteur en chef du journal du NSDAP, de publier une édition spéciale du *Völkischer Beobachter* pour faire savoir à la presse étrangère qu'un événement important se déroulera le soir même à la *Bürgerbräukeller*, une brasserie de Munich. C'est là qu'a lieu le fameux putsch de la Brasserie, la tentative de coup d'État d'Hitler. Le putsch est un échec, et Hitler est forcé de se cacher dans un grenier à environ trente-cinq kilomètres de Munich. Il y est débusqué le 11 novembre et envoyé à la prison de Landsberg, où il refuse de collaborer avec les enquêteurs et entame même une grève de la faim qui durera plus d'une semaine.

2



3



## Février 1924 : le procès

Le procès se déroule à Munich devant un tribunal se composant de cinq juges, et il ne peut être fait appel de son verdict. Le gouvernement poursuit huit suspects en plus d'Hitler. La peine maximale pour haute trahison est la réclusion à perpétuité. Quatre policiers ont perdu la vie pendant le putsch. Plusieurs citoyens juifs ont également été attaqués, et divers officiers publics ont été enlevés. Pourtant, aucune plainte n'est déposée pour ces crimes. Le procès s'ouvre le 26 février 1924 dans une salle d'audience provisoire pleine à craquer, au deuxième étage de l'École d'infanterie de la Reichswehr. La salle compte 120 places assises, dont la moitié sont réservées à la presse. Le président du tribunal est Georg Neithardt, un juge de droite. Au cours du procès, Neithardt traite Hitler avec un respect qui a de quoi choquer, l'autorisant à faire de longs discours, mais aussi à interrompre et à interrompre (souvent) les témoins. La déférence du juge ne fait qu'accroître la popularité d'Hitler tout au long des 24 jours de témoignages et de plaidoiries. Le procureur, Hans Ehard, lit les chefs d'accusation et revient dans les grandes lignes sur les faits qui se sont déroulés les 8 et 9 novembre. Il décrit Hitler comme « l'âme de toute l'entreprise ». De son côté, Hitler transforme son procès en une longue campagne électorale. Il critique sans mâcher ses mots les minorités raciales et les idéologies de gauche, et clame que les communistes « n'ont rien d'humain ». Il affirme que le gouvernement de Berlin est seul responsable de la crise économique et qu'il a « dépouillé le peuple de ses derniers sous. » Pour lui, « on ne dirige pas par la palme de la paix, mais par l'épée. » Ses mots sont répétés dans le monde entier. Hitler promet qu'il ne veut que « ce qu'il y a de mieux pour son peuple. » En règle générale, le juge laisse aux accusés tout le loisir de justifier leurs actes et ne les interrompt que de temps en temps – par exemple lorsque Hermann Kriebel, le responsable militaire du putsch, qualifie Berlin de « gouvernement criminel ». Lors de sa dernière déposition, le 27 mars, Hitler explique au tribunal qu'il n'a jamais eu l'intention de devenir ministre. Ce qu'il voulait, c'était s'imposer comme le « destructeur du marxisme ». Hitler estime que le gouvernement a poursuivi les mauvaises personnes : « Car, Messieurs, ce n'est pas vous qui nous jugez, c'est le Tribunal éternel de l'Histoire qui rendra son verdict sur l'accusation portée contre nous. » Hitler et trois de ses co-accusés (Kriebel, Pöhner et Weber) sont jugés coupables et condamnés à cinq ans d'emprisonnement – c'est-à-dire le strict minimum. Et après six mois, ils seront tous éligibles à la libération conditionnelle, avec une remise de peine pour le temps déjà passé en prison. Cinq autres suspects sont reconnus coupables, mais uniquement comme complices de haute trahison, et n'écopent que d'une peine conditionnelle. Le général Ludendorff est tout bonnement acquitté. Pour Neithardt, ces peines légères se justifient par « l'esprit purement patriotique » et les intentions « nobles » et « désintéressées » des accusés. Le président annonce également qu'Hitler ne sera pas déporté, même si la loi prévoit l'extradition de tout étranger (Hitler était citoyen autrichien, et non allemand) condamné pour haute trahison. Le juge ignore purement et simplement la loi au motif qu'Hitler « se considère comme un Allemand » et qu'il a servi dans l'armée allemande pendant la Première Guerre mondiale.

### Photos

- 1 Le procureur Hans Ehard
- 2 Les 9 accusés au procès du putsch de la Brasserie
- 3 Hitler harangue des partisans dans une cave à bière (par Hermann Hoyer)
- 4 Des troupes d'assaut embarquent dans des camions pour aller soutenir le putsch
- 5 Le juge Georg Neithardt (avec le chapeau foncé)

© Tous droits réservés pour toutes les photos

4



5





### L'après

Le procès laisse à certains un goût amer. Un correspondant allemand taxe même la procédure de « grande farce politique », soulignant que le tribunal a laissé à Hitler la liberté de tenir de longs discours de propagande, et que le juge a fait preuve d'une bienveillance choquante envers les accusés, allant jusqu'à bannir un dessinateur de la salle parce qu'il n'avait pas aimé sa caricature de l'un des suspects. Le *Times of London* écrit d'ailleurs, dans un éditorial : « Le procès a démontré qu'en Bavière, un complot contre la constitution du Reich n'est pas considéré comme un crime grave. » Au printemps suivant, les nazis signent une victoire écrasante aux élections, et trois des dix accusés sont élus au *Reichstag*. À la prison de Landsberg, Hitler jouit d'une grande liberté et de nombreux privilèges. Ses codétenus lui réservent par exemple son petit-déjeuner à une table habillée d'une nappe blanche. Il a également accès à la bibliothèque et aux jardins de l'établissement. Le soir, il entonne des chants nationalistes, souvent accompagné des musiciens de la prison. En juillet, Hitler travaille d'arrache-pied à la rédaction d'un ouvrage qui lui servira à la fois d'autobiographie et de manifeste politique – un ouvrage dont la forme finale de 782 pages s'intitulera *Mein Kampf* et sera vendu à douze millions d'exemplaires entre 1925 et 1945. La Cour suprême de Bavière ordonne la libération conditionnelle d'Hitler le 19 décembre, soit huit mois à peine après sa condamnation à cinq ans d'emprisonnement. Petit extrémiste régional à l'entame du procès, Hitler en ressort en grand martyr et patriote, avec un accès direct à la scène nationale – une scène dont il finira par s'emparer, s'arrogeant ainsi un pouvoir qu'il utilisera pour infliger au monde des souffrances auparavant inimaginables. Adolf Hitler est nommé chancelier neuf ans après son procès. ■

Source : *The Adolf Hitler ("Beer Hall Putsch") Trial* (1924), par **Douglas O. Linder**



3

2

Photos

- 1 Le militant nazi Julius Streicher s'adresse à la foule sur la Marienplatz de Munich, le 9 novembre 1923
- 2 La prison de Landsberg
- 3 Adolf Hitler et ses codétenus (dont Rudolf Hess, deuxième en partant de la droite) à la prison de Landsberg
- 4 Adolf Hitler, le jour de sa libération le 20 décembre 1924



4



© Tous droits réservés pour toutes les photos

# Lomir vayter zingen zeyer lid!

LA RECONSTRUCTION DE LA COMMUNAUTÉ JUIVE À ANVERS APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE (1944-1960)

« Only a bold prophet would have predicted, in 1945, that Jewish life could again take hold in these [Western European] lands. » *En Europe de l'Ouest, le monde juif était en ruines, et les pertes humaines d'une ampleur inexprimable. Ce retour à un « monde disparu » était à la fois décourageant et déprimant, notamment pour les Anversois, dont les Allemands avaient envahi la ville en mai 1944 pour en faire un territoire Judenrein. La reconstruction s'y apparentait donc à un retour à la case zéro. Cette (re)construction de la vie juive à Anvers a pourtant eu lieu. Aujourd'hui, la ville portuaire est le foyer de 15 000 à 20 000 Juifs – un chiffre non négligeable, surtout lorsqu'on sait que la Belgique en compte, au total, entre 40 000 et 50 000. Anvers abrite une trentaine de synagogues orthodoxes, plusieurs écoles juives, une sphère sociale florissante, et un système d'aide sociale bien ancré. Sans parler du quartier de la Gare Centrale et de celui des Diamantaires, que la communauté juive fait bourdonner d'activité. Pour sa thèse de doctorat, Veerle Vanden Daelen a étudié la renaissance, le retour de la vie juive à Anvers après la Seconde Guerre mondiale. Comment l'activité juive est-elle parvenue à refleurir au cœur de cette ville belge ?*

## Remarques préliminaires

Le titre de cette thèse, dont la traduction française est *La reconstruction de la communauté juive à Anvers après la Seconde Guerre mondiale*, renvoie à deux concepts problématiques, celui de « reconstruction » et celui de « communauté juive ». Le terme « reconstruction » pose problème, car une grande partie de la population juive d'Anvers a été victime du judéocide pendant la guerre, ce qui signifie qu'une grande partie des Juifs présents dans la ville après les faits étaient en réalité de nouveaux arrivants. Par ailleurs, diverses structures furent effectivement reconstruites, mais certaines sombrèrent dans l'oubli, et d'autres encore furent créées de toutes pièces. Difficile, donc, de parler de « reconstruction ». Derrière une apparente continuité structurelle se cache par conséquent une réalité des plus complexes. L'expression « communauté juive » est également épineuse, car l'idée d'un groupe juif homogène est un

mythe. En réalité, la communauté juive est parcourue d'une multitude de courants contraires : religieux et non religieux, sioniste et non sioniste (voire antisioniste), gauche et droite... Lors de ses recherches, Veerle Vanden Daelen s'est intéressée à celles et ceux qui ont affirmé leur judéité (religieuse, nationaliste, culturelle ou autre) par le biais d'engagements concrets, mais n'a pas pu tenir compte des individus dont les convictions sont restées cantonnées à la seule sphère privée.

La période étudiée s'étend de la libération d'Anvers, le 4 septembre 1944, à la fin de l'année 1960, c'est-à-dire de la fin de la guerre jusqu'à une époque où la situation de la population juive s'était, dans une certaine mesure, « normalisée ». Au départ, cette communauté décimée par la guerre aspirait clairement à un maximum d'unité. Avec le temps, elle a toutefois rouvert la porte à la diversité, comme le prouve la dissolution des Communautés juives unies, en 1958. Étudier une

période de seize ans permet en outre d'analyser les éventuelles évolutions. En s'interrogeant sur la continuité et la discontinuité, Veerle Vanden Daelen entendait mettre à profit ses compétences d'historienne pour retracer les mouvements à long terme. Dans quelle mesure la Seconde Guerre mondiale a-t-elle marqué une cassure avec la période d'avant-guerre et donné une nouvelle direction aux évolutions alors amorcées à Anvers ? Ou s'agissait-il plutôt d'une césure, d'une mise en suspens de la vie juive, qui a ensuite repris son cours, inchangée et basée sur les mêmes structures qu'avant ? Jusqu'ici, les études scientifiques sur le sujet étaient plutôt limitées. Des historiens tels que Jean-Philippe Schreiber et Rudi Van Doorslaer ont fourni un précieux travail de reconnaissance, mais en dehors de cela, ce domaine est resté relativement inexploré. Les centres d'archives traditionnels furent en outre d'une utilité restreinte. Veerle Vanden Daelen dut recou-

rir à des contacts au sein de la communauté juive pour procéder à une collecte organique de documents et identifier ainsi les grandes tendances de cette reconstruction à l'aide d'une série de faits et d'anecdotes racontés dans des interviews ou des journaux et magazines juifs, ou consignés dans des comptes rendus et des courriers détenus par des particuliers ou versés aux archives de la communauté juive, du Consistoire central israélite de Belgique et d'autres organisations juives. En réalité, beaucoup d'informations concernant la population juive d'Anvers étaient conservées loin de la ville. Beaucoup d'organisations juives ont choisi de déposer leurs archives en Israël, et de nombreux organismes juifs à la portée internationale ont obtenu des données concernant Anvers par le biais de rapports remis par leur branche belge, ou dans le cadre de projets d'aide lancés chez nous après la guerre. Ainsi, cette thèse repose notamment sur les archives de l'*American Jewish Joint Distribution Committee*, d'*Agudath Israel*, du YIVO (*Yidisher Visenshaftlikher Institut*, l'Institut pour la recherche juive) et de l'université *Yeshiva*, toutes basées à New York ; les Archives Nationales de Washington DC ; les Archives juives américaines de Cincinnati ; les Archives sionistes cen-

trales, l'autre moitié des archives de l'*American Jewish Joint Distribution Committee*, les Archives Centrales pour l'Histoire du Peuple Juif, les archives de *Yad Vashem* et les Archives de l'État d'Israël, toutes conservées à Jérusalem ; les archives de la *Haganah*, de l'Institut Jabotinsky et de l'Institut Lavon, toutes sises à Tel-Aviv ; et enfin, les archives de l'*Hashomer Hatsair* de Givat Haviva. Autant dire qu'une connaissance des bases du yiddish et de l'hébreu fut un précieux atout.

#### **Lomir vayter zingen zeyer lid**

*Lomir vayter zingen zeyer lid* est le sous-titre de cette thèse de doctorat. Cela signifie : « Continuons à chanter leur chanson », en yiddish. Il s'agit d'une adaptation libre d'une phrase prononcée par une enseignante de la *Tsugabshul* yiddish d'Anvers, dont toute la classe avait perdu la vie dans le ghetto de Łódź. Lors de la cérémonie de proclamation de l'école, le 14 juillet 1946, elle déclara : « *Der shenster monument, vos mir kenen shteln di Lodzer kinder iz: zingen vayter zeyer lid!* » (Le plus beau monument que nous pouvons offrir aux enfants de Łódź est de continuer à chanter leur chanson !) Après la Libération, la vie a repris son cours. L'histoire des années de reconstruction n'a rien d'un récit spectaculaire aux

rebondissements stupéfiants. Cependant, le simple fait que cette reconstruction a eu lieu, au sein de la vie quotidienne d'Anvers, est en soi remarquable. Si les historiens n'ont, jusqu'ici, pas étudié la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale, c'est en partie à cause de la combinaison improbable mais réelle entre l'atrocité de la souffrance juive et la trivialité de la reconstruction.

Dans les premiers mois après la Libération, il y eut beaucoup à faire, entre le retour et l'accueil des Juifs déplacés et spoliés, la recherche de survivants et les premières tentatives de restitution des biens ou d'indemnisation, etc. Les Juifs retrouvèrent leurs habitations occupées par des étrangers et dépouillées de leur contenu. Sans vêtements ni toit au-dessus de la tête, souvent sans nouvelles de leur époux ou épouse, de leurs parents, enfants, frères, sœurs et amis, les rescapés essayèrent tant bien que mal de reprendre le fil de leur vie. Pourquoi les survivants juifs ont-ils réinvesti Anvers en masse après y avoir vécu d'horribles persécutions ? Et, plus important encore, pourquoi y sont-ils restés ? Étant une ville portuaire, Anvers était un parfait lieu de transit pour émigrer aux États-Unis ou ailleurs, comme c'était déjà le cas avant la guerre. Pourtant, une grande partie des Juifs en transit

ont choisi de rester à Anvers au lieu de poursuivre leur route. Qu'est-ce qui rendait Anvers si attractive aux yeux des Juifs ?

Deux facteurs ont joué un rôle crucial dans le retour – et surtout, la présence à long terme – des Juifs dans la ville d'Anvers : les diamants et l'orthodoxie. Cela n'avait rien de nouveau. Alliés à la fonction de transit de la ville, les diamants et l'orthodoxie faisaient déjà de l'Anvers d'avant-guerre une destination de choix pour les migrants juifs – surtout ceux qui provenaient d'Europe de l'Est. La renaissance de l'industrie du diamant fut en outre préparée avec soin pendant l'occupation de Londres, ce qui facilita le retour des diamantaires de la diaspora juive après la Libération. Ceux qui s'étaient installés à New York ou ailleurs aux États-Unis revinrent donc rapidement à Anvers, et les nouveaux arrivants furent facilement intégrés au secteur. Le diamant redevint la niche économique de prédilection de la majorité des Juifs anversoïis. La vie religieuse put quant à elle reprendre son cours grâce au retour des Juifs d'avant-guerre, et la reconstruction s'en vit accélérée. L'orthodoxie servit de cadre dans lequel la vie juive put à nouveau se développer à Anvers après la guerre. La plupart des nouveaux Anversoïis étaient en effet des Juifs

orthodoxes attirés par la vie religieuse orthodoxe bien organisée de la ville portuaire. Cette combinaison d'industrie du diamant et d'orthodoxie ramena Anvers à son statut de « Jérusalem du nord », un lieu où l'organisation et le développement de la communauté juive ressuscitée évoluaient en symbiose avec une industrie diamantaire relancée.

#### **Lomir vayter zingen zeyer lid...**

65 % des membres de la population juive recensée à Anvers furent déportés, et la plupart d'entre eux périrent dans les camps. Le chœur continua donc de chanter, mais dans une version décimée, avec beaucoup de voix en moins. Chantait-il la même chanson qu'avant la guerre ? La communauté juive d'Anvers était-elle toujours la même qu'avant l'occupation nazie ? L'orthodoxie était en tout cas aussi forte qu'avant. La vie juive orthodoxe née au 19<sup>e</sup> siècle s'est développée tout au long du siècle suivant, avec l'essor des grandes communautés orthodoxes juives, mais aussi l'émergence de nouveaux groupes hassidiques. La guerre ne sonna donc pas le glas de l'orthodoxie, qui reprit de l'élan grâce aux efforts déployés, et finit par compter plus d'adeptes qu'avant la guerre. Aux rescapés juifs et orthodoxes qui vivaient déjà à

Anvers avant l'occupation vinrent s'ajouter des migrants juifs en provenance de *shtetlekh*, ces villages et petites villes typiquement juifs d'Europe de l'Est dont les habitants furent largement victimes de persécutions, de pogroms et du judéocide. À Anvers, les Juifs hassidiques et autres Juifs orthodoxes déplacés trouvèrent un environnement idéal pour reprendre la vie qu'ils menaient dans leur *shtetl*. La création de *yeshivot* (séminaires religieux) et de *shtiebelekh* (petites maisons de prière et d'étude) leur permit de maintenir en vie ce qui avait été construit en Europe de l'Est avant la guerre. Cette migration introduit également des changements dans l'aspect extérieur de la communauté juive, car les nouveaux arrivants avaient bien souvent des styles vestimentaires et des coiffures très distinctifs. L'expansion de l'orthodoxie se caractérisa en outre par une rigidification interne des différentes tendances. Les Juifs orthodoxes devinrent par exemple de plus en plus reconnaissables, et le pourcentage d'enfants juifs au sein des externats juifs ne cessa d'augmenter. Aucune autre communauté juive d'Europe de l'Ouest ne connut une telle proportion de Juifs orthodoxes. En conséquence, les nouveaux arrivants non religieux ou non orthodoxes furent progressivement

intégrés à ce tout orthodoxe. Après la guerre, la voix de la gauche anversoise, qui n'était déjà pas la plus forte avant le conflit, s'affaiblit et finit par s'éteindre. Le judéocide avait surtout touché les travailleurs. Après la guerre, les survivants étaient trop peu nombreux pour s'organiser en différents syndicats professionnels comme ils le faisaient auparavant. Le socialisme non sioniste, qui n'avait jamais particulièrement brillé à Anvers, disparut complètement du paysage. Les initiatives communistes juives courent à leur perte avec l'arrivée de la guerre froide et de la politique antijuive de Staline. La gauche sioniste était en revanche toujours présente. Forts des succès de la gauche en Palestine/Israël, les partis sionistes de gauche purent compter sur la sympathie des Juifs d'Anvers lors des élections pour le Congrès sioniste. Leurs mouvements de jeunesse comptèrent parmi les groupes sionistes les plus véhéments. Cependant, cette attitude militante entraîna la disparition graduelle de ces mouvements, leurs membres et partisans les plus actifs quittant Anvers pour partir contribuer à la construction de l'État juif. Le succès de la gauche sioniste s'étiola surtout après la période étudiée. Aujourd'hui, ces mouvements ont complètement disparu. En l'ab-

sence d'une véritable gauche, le profil de l'Anvers juive se fit toujours plus religieux.

*Lomir vayter zingen zeyer lid*, continuons à chanter leur chanson... Une constante au fil de cette étude est que les Juifs de Bruxelles et d'Anvers, les deux villes belges avec les plus grandes populations juives, chantaient dans des tonalités différentes. L'organisation et la structure des communautés juives dans les deux villes étaient déjà sensiblement différentes avant la guerre. Après la guerre, ces différences se sont à la fois confirmées et accentuées. Alors qu'à Anvers, les Juifs orthodoxes vivaient principalement autour de la gare de chemin de fer et étaient principalement actifs dans un seul et même secteur d'activité (ou exerçaient en tout cas des professions en lien avec le diamant), la population juive de Bruxelles était plutôt répartie dans l'ensemble de la ville. La cohésion entre Juifs y était donc bien plus faible qu'à Anvers. À Anvers, les rares rescapés juifs durent se serrer les coudes dès la Libération, et apprendre à chanter à l'unisson, c'est-à-dire d'une seule voix. Résultat : une seule école juive, un seul bain rituel, une seule communauté juive, une seule entreprise de pompes funèbres, une seule organisation d'aide sociale... Pour le reste du

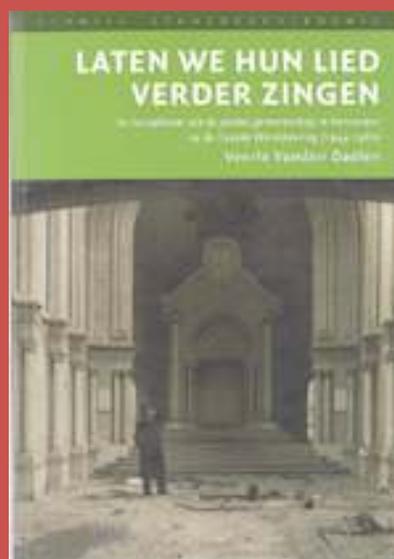
monde, les Juifs d'Anvers semblaient former une minorité soudée, avec une grande unité. Mais unité n'est pas synonyme d'uniformité et, dans ce cas précis, il était plutôt question d'« unité dans la diversité ». Pour commencer, l'orthodoxie n'est pas un bloc homogène. Après la guerre, les deux grandes communautés juives d'Anvers, *Shomre Hadas* et *Mach-sike Hadas*, s'allièrent sous l'appellation « Communautés juives unies », mais elles restèrent malgré tout bien distinctes, et se séparèrent à nouveau après 1958. Les différents groupes hassidiques avaient également des caractéristiques spécifiques. L'hétérogénéité orthodoxe se reflétait aussi dans les différents externats juifs, chacun ayant ses particularités propres. Ces multiples voix orthodoxes ne chantaient pas toujours en parfaite harmonie, mais le chœur continua tout de même de chanter, et le refrain (la base orthodoxe) resta mélodieux. L'industrie diamantaire était elle aussi assez variée et offrait toutes sortes de professions commerciales ou manuelles. Enfin, la vie sociale juive était tout en nuances, et même si le reste du monde avait l'impression que la composante religieuse restait prépondérante, les convictions allaient de la gauche à la droite, de la religion à l'athéisme, du sionisme au non-sionisme ou à l'anti-

sionisme, etc. À Anvers, l'unité des Juifs (unis par leur judaïcité) a entraîné la formation d'un groupe minoritaire particulièrement bien rodé. L'éducation, la sécurité sociale, la religion et la vie publique étaient toutes organisées au sein de la communauté juive, comme si elles relevaient de la sphère privée juive. Elles étaient d'ailleurs majoritairement financées par les Juifs eux-mêmes. Pour qu'un tel système de droit privé fonctionne, il fallait que les Juifs revendiquent leur judaïcité et s'identifient au groupe, car leurs contributions ne relevaient d'aucune obligation légale, et dépendaient donc du sentiment d'appartenance des Juifs – un sentiment difficile à appréhender et à caractériser. Cette cohésion de groupe a pris un coup de fouet après la guerre, boostée notamment par la hausse du nombre d'enfants juifs scolarisés dans les externats juifs. Les Juifs d'Anvers nourrissaient une sorte de « patriotisme anversoï », et savaient parfaitement ce qu'ils voulaient. Leur infrastructure sociale, conforme aux principes de la religion orthodoxe, et la passion avec laquelle les Juifs anversoï continuaient de la développer suscitaient l'admiration dans le reste du monde juif, mais aussi au sein des communautés non juives de la ville. Le traumatisme du judéocide a amplifié ce sentiment d'appartenance au peuple juif, et, après la guerre, cette

judaïcité renforcée s'est manifestée dans tout ce qui touchait aux enfants, aux générations futures et à l'avenir de la vie juive. La question des enfants, la décision de réintégrer ceux qui avaient survécu à la guerre dans un environnement non juif, et les débats sur l'enseignement juif reflètent clairement l'importance de ces enjeux.

Étant donné l'unité qui la caractérisait, la communauté juive d'Anvers a souvent été taxée de « fermée ». Il existait certes une certaine distance avec les Anversoï non-juifs, mais cette distance peut être comprise comme une forme positive de ségrégation ; une ségrégation nécessaire pour protéger les valeurs, la religion et la culture d'un groupe tout en permettant l'intégration de nouveaux arrivants. Le « chauvinisme » des Juifs d'Anvers, qui transparait çà et là dans cette thèse, prouve indéniablement que ces derniers se sentaient Anversoï. Les Juifs d'Anvers connaissaient les hymnes belge et anversoï, mais étaient surtout fiers de pouvoir encore chanter l'hymne juif, que les persécutions et le judéocide n'étaient pas parvenus à faire tomber dans l'oubli. C'est sur l'air de cette chanson qu'ils voulaient voir grandir leurs enfants. ■

**Dr Veerle Vanden Daelen**  
Conservatrice, Kazerne Dossin



***Laten we hun lied verder zingen. De heropbouw van de joodse gemeenschap in Antwerpen na de Tweede Wereldoorlog (1944-1960)***

[Continuons à chanter leur chanson. La reconstruction de la communauté juive à Anvers après la Seconde Guerre mondiale (1944-1960)]

Veerle Vanden Daelen  
ISBN 978-90-5260-249-3  
510 pages – 35 €

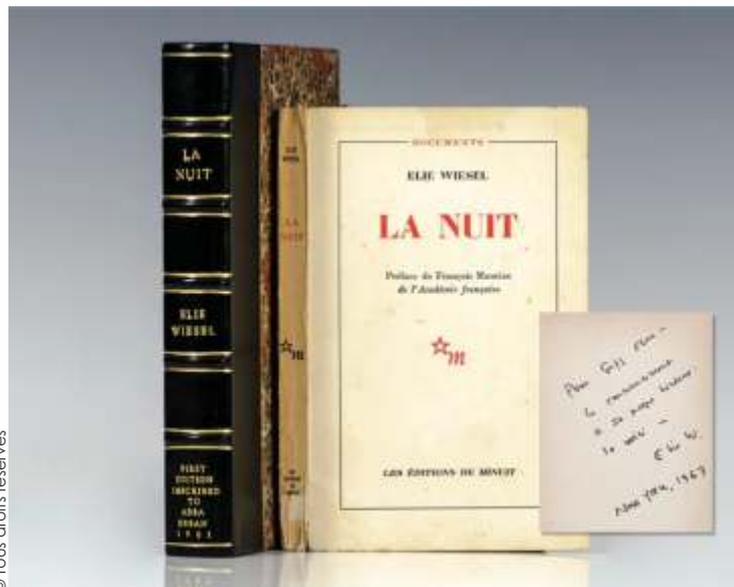
Dans cette rubrique : des images, des textes, des liens Internet, sans commentaire. Que sais-tu du contenu de cette page ? Quel est le lien avec le thème et quelle est ton opinion critique ? Envoie ta réponse à ces trois questions par mail via [georges.boschloos@auschwitz](mailto:georges.boschloos@auschwitz) et gagne une de nos publications au choix.

NO COMMENT



# JAMAIS JE N'OUBLIERAI JAMAIS

## ELIE WIESEL



© Tous droits réservés

Né le 30 septembre 1928 à Sighet, en Roumanie, Elie Wiesel poursuivait des études religieuses jusqu'à ce que sa famille soit envoyée dans des camps de concentration nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Wiesel a survécu et a plus tard écrit le récit de renommée internationale intitulé *La Nuit*. Il a ensuite écrit de nombreux autres livres et est devenu militant, orateur et enseignant, s'exprimant contre la persécution et les injustices à travers le monde.

Fils de Shlomo et Sarah Wiesel, Elie Wiesel, qui a grandi avec trois sœurs et a poursuivi des études religieuses dans une yeshiva proche de chez eux, a été influencé par les croyances spirituelles traditionnelles de son grand-père et de sa mère, ainsi que par les expressions libérales du judaïsme de son père. En 1940, la Hongrie annexa Sighet, et, à l'instar de nombreuses familles juives, les Wiesel furent contraints de vivre dans des ghettos. En mai 1944, Wiesel, alors âgé de 15 ans, fut déporté à Auschwitz avec toute sa famille. Wiesel et son père furent envoyés au camp de travail de *Buna Werke*, un sous-camp d'Auschwitz III-Monowitz, où ils furent forcés de travailler dans des conditions déplorables et inhumaines. Ils furent ensuite transférés dans d'autres camps nazis et forcés à prendre part à la marche de la mort jusqu'à Buchenwald, où son père décéda après avoir été battu par un soldat allemand, juste trois mois avant la libération du camp. La mère et la sœur cadette de Wiesel, Tzipora, décédèrent également lors de la Shoah. Elie fut

libéré de Buchenwald en 1945. De sa famille, seules ses sœurs aînées Beatrice et Hilda survécurent. Wiesel étudia à la Sorbonne, en France, de 1948 à 1951, et commença le journalisme, écrivant pour des publications françaises et israéliennes. Son ami et collègue François Mauriac, prix Nobel de littérature français, l'encouragea à écrire sur ses expériences dans les camps, et Wiesel finit par publier en yiddish *Un di Velt Hot Geshvign* (Et le monde se taisait), en 1956. Le livre fut raccourci et publié sous le titre *La Nuit* en France et *Night* pour les lecteurs anglais en 1960. Il devint un best-seller acclamé, traduit dans de nombreuses langues, et est aujourd'hui considéré comme un ouvrage fondateur sur les terreurs de la Shoah.

« *Jamais je n'oublierai cette nuit, la première nuit de camp qui a fait de ma vie une nuit longue et sept fois verrouillée* », écrit Wiesel à propos de son expérience. « *Jamais je n'oublierai cette fumée. Jamais je n'oublierai les petits visages des enfants dont j'avais vu les corps se trans-*

*former en volutes sous un azur muet. Jamais je n'oublierai ces flammes qui consumèrent pour toujours ma foi. Jamais je n'oublierai ce silence nocturne qui m'a privé pour l'éternité du désir de vivre. Jamais je n'oublierai ces instants qui assassinèrent mon Dieu et mon âme, et mes rêves qui prirent le visage du désert. Jamais je n'oublierai cela, même si j'étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu lui-même. Jamais.* »

*La Nuit* fut suivi de deux romans, *L'Aube* (1961) et *Le Jour* (1962), pour former une trilogie qui examine de près les tourments infligés à l'humanité par l'humanité. À partir de ce moment, Wiesel devint journaliste, auteur prolifique, professeur et défenseur des droits de l'Homme. Il déménagea à New York en 1955 et devint citoyen américain en 1963. Il rencontra Marion Rose, survivante autrichienne de la Shoah. Ils se marièrent à Jérusalem en 1969 et eurent un fils, Elisha. Wiesel écrivit ensuite de nombreux livres, y compris les romans *La ville de la chance* (1962), *Les portes de la*



◀ Première édition française de *La Nuit*, préface par François Mauriac

◀ En 2004, Elie Wiesel a renvoyé sa décoration reçue du gouvernement hongrois en raison de la réhabilitation d'anciens nazis

*forêt* (1966) et *Le serment de Kolvillæg* (1973), ainsi que des ouvrages de littérature non fictionnelle tels que *Célébration hassidique. Portraits et légendes* (1972) et l'essai *Tous les fleuves vont à la mer* (1994).

Il fut professeur distingué d'études juvées à la *City University* de New York (1972-1976). En 1976, il accéda à la chaire d'humanités Andrew W. Mellon à l'université de Boston, où il portait aussi le titre de professeur d'université. Au cours de l'année universitaire 1982-1983, Elie Wiesel devint le premier chercheur invité Henry Luce en humanités et pensée sociale à la *Yale University*.

Au fil des ans, Wiesel devint un militant, un orateur et une figure de la paix d'envergure internationale, dénonçant les injustices commises dans de nombreux pays, notamment en Afrique du Sud, en Bosnie, au Cambodge et au Rwanda. En 1978, le président américain Jimmy Carter le nomma directeur de la Commission présidentielle sur la Shoah. Il reçut de nombreuses décorations à travers le monde, notamment la

Médaille présidentielle de la liberté des États-Unis et le rang de grand-croix de la Légion d'honneur en France. En 1986, Elie Wiesel fut récompensé par le prix Nobel de la paix. Dans un communiqué de presse, le comité Nobel le présenta ainsi : « Wiesel est un messageur de l'humanité : il porte un message de paix, de rédemption et de dignité. Sa conviction que les forces qui luttent contre le mal dans le monde peuvent être victorieuses a été chèrement acquise. » Elie Wiesel s'engagea sans relâche pour la mémoire de la Shoah et les leçons que l'on peut en tirer. Il fut l'une des forces motrices de la création du *United States Holocaust Memorial Museum* (musée commémoratif américain de l'Holocauste). Sa propre expérience du génocide le poussait à parler au nom des peuples opprimés du monde entier. Il pensait que le *United States Holocaust Memorial Museum* devait servir d'« espace commémoratif vivant » et encourager les générations présentes et futures à lutter contre la haine, prévenir les génocides, et

défendre la dignité humaine.

En 1992, il devint le président fondateur de l'Académie universelle des cultures à Paris, une organisation de défense des droits de l'Homme. Il reçut plus d'une centaine de diplômes honoraires d'établissements d'enseignement supérieur. Le prix Elie Wiesel est décerné chaque année par le *United States Holocaust Memorial Museum*. Il récompense des personnes reconnues dans le monde entier pour des actions qui ont fait progresser la vision du musée. Trois mois après avoir reçu le prix Nobel de la paix, Elie Wiesel créa avec sa femme Marion la Fondation Elie Wiesel pour l'humanité. Sa mission est de faire progresser la cause des droits de l'Homme et de la paix dans le monde entier par l'intermédiaire d'une plateforme de discussion des questions éthiques auxquelles l'humanité doit faire face.

Elie Wiesel est décédé le 2 juillet 2016 chez lui, à Manhattan. Il avait 87 ans. ■

**Georges Boschloos**  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

# LA ZONE GRISE DU DOCTEUR MIKLÓS NYISZLI

*Le royaume de Hongrie est le quatrième pays à rejoindre les puissances de l'Axe, déjà composé de l'Empire du Japon, de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie. Lorsque la guerre commence à se retourner principalement contre l'Allemagne hitlérienne, Horthy - le régent nommé par le parlement hongrois depuis 1920 - retourne sa veste ; il noue des contacts avec le Royaume-Uni et les États-Unis d'Amérique, entrés en guerre fin 1941, qui combattent l'Allemagne nazie. En mars 1944, les nazis saisissent l'occasion d'envahir leur ancien allié. Horthy est déposé et remplacé par un nouveau successeur, plus proche de l'Allemagne nazie. Bien que la Hongrie ait fait partie des puissances de l'Axe depuis le début de la Seconde Guerre mondiale, et qu'elle ait donc été alliée à l'Allemagne extrêmement antisémite d'Hitler, les Juifs hongrois n'ont pas été déportés. Bien que des lois antijuives aient été appliquées, les Juifs n'ont pas été déportés. Ce sont principalement des restrictions légales qui empêchent les Juifs de s'intégrer dans la vie publique et économique de la Hongrie. Les choses changent en 1944 : le successeur de Horthy introduit l'antisémitisme nazi et fait déporter des centaines de milliers de Juifs à Auschwitz à partir de la fin du printemps. Cette déportation sera connue dans l'histoire d'Auschwitz sous le nom d'Action Höß. Miklós Nyiszli fut l'un de ces quelque 440 000 Juifs emmenés à Auschwitz. Son histoire est tellement intéressante d'un point de vue éthique que cette section couvre son histoire et sa (sur)vie à Auschwitz.*

Miklós Nyiszli est né en 1901 dans la partie hongroise de la Transylvanie, alors encore sous la double monarchie d'Autriche-Hongrie. Il étudie la médecine et se spécialise en pathologie légale en Allemagne. Après ses études, il décide de retourner en Transylvanie et d'émigrer en Hongrie avec sa femme et leur fille en 1940. En raison des lois antijuives alors en vigueur en Hongrie, le docteur Nyiszli est confronté à des restrictions. En 1942, il est emprisonné dans le camp de travail de Desești.

En introduisant la politique antijuive meurtrière des nazis dans le pays, les nazis sont aidés par le mouvement hongrois d'extrême droite et antisémite des « Croix flechées ». 434 000 Juifs, dont la famille Nyiszli (le 29 mai 1944), sont déportés à Auschwitz-Birkenau en l'espace de deux mois, la majorité d'entre eux étant gazés dès leur

arrivée au centre de mise à mort de Birkenau. À son arrivée, Miklós Nyiszli se présente comme médecin et effectue dans un premier temps un travail médical ordinaire avec les maigres ressources dont il dispose. Sa femme et sa fille sont incarcérées dans le camp de concentration de Birkenau. Le tristement célèbre médecin du camp, Josef Mengele, dans le cadre de ses recherches pseudo-scientifiques sur les jumeaux, a des vues sur le pathologiste Nyiszli, dont il peut utiliser les connaissances médicales et les services (forcés). Mengele oblige Nyiszli à participer à ses recherches expérimentales ; il doit préparer anatomiquement les personnes tuées pour les envoyer à Berlin en tant que matériel scientifique. Les ordres qui lui sont imposés et auxquels il ne peut se soustraire le remplissent d'horreur. Il est affecté à la morgue/laboratoire *Krema II*

de Birkenau, où travaillent également des membres du *Sonderkommando* (travailleurs forcés juifs chargés de sortir les victimes des chambres à gaz pour les brûler). Il multiplie les travaux forcés lorsqu'il est informé de la liquidation de camps collatéraux bien définis, de 5 à 10 000 personnes, à partir de Birkenau. Il reste à Birkenau jusqu'à la fin ; le 18 janvier, il participe – en se mêlant à la foule des détenus à déplacer – aux marches dites de la mort, au cours desquelles quelque 66 000 personnes sont contraintes de se déplacer vers d'autres camps à l'approche des Alliés. Cependant, il est bien conscient que durant son incarcération à Birkenau, il a été témoin d'un événement unique dans l'histoire : l'extermination du peuple juif. Il a travaillé dans ce qui a été décrit par le *Sonderkommando* Gradowski comme « le cœur de l'enfer », et est ainsi

## Réflexions éthiques

Miklós Nyiszli indique également dans son livre quelques passages qui méritent d'être mentionnés dans le cadre d'une réflexion éthique.

- Nyiszli évoque les expériences pseudo-scientifiques menées par le Dr Mengele sur des jumeaux. Il affirme que de telles études, par exemple des jumeaux mourant (lire ici : étant tués de manière non naturelle) exactement au même moment, étaient tout à fait uniques dans le domaine médico-scientifique, car cela aurait été exceptionnel ou impensable dans des circonstances normales.

*Une guerre et ses conditions cruelles peuvent-elles être exploitées par des chercheurs, ce qui ne serait pas possible en temps normal ? (Pensez aussi aux nombreuses expériences menées sur les détenus des camps).*

- Lorsque Nyiszli apprend que le sous-camp Bllc (où sont enfermées sa femme et sa fille) va être liquidé, il n'hésite pas à soudoyer un officier SS pour qu'elles soient transférées dans un endroit plus sûr.

*Nyiszli n'a-t-il pas fait preuve d'un grand égoïsme en se contentant de mettre sa propre famille à l'abri, sachant pertinemment qu'il ne pourrait pas sauver les autres détenus de la mort ?*

- Que penser de l'expression de Bertold Brecht : « *Erst kommt das Fressen, dann kommt die Moral !* » (D'abord la bouffe, ensuite la morale !) ?

Devenu – de par sa position privilégiée de médecin – un *Geheimnisträger*. Ces personnes n'auraient certainement pas dû survivre à la guerre puisqu'elles ont été témoins du génocide lui-même. Non seulement il n'en parle pas pour que les gardes du camp ne l'exécutent pas sur-le-champ, mais il craint aussi pour sa vie si d'autres détenus du camp apprennent qu'il a participé au processus d'extermination du peuple juif.

Miklós Nyiszli arrive d'abord au camp de concentration de Mauthausen, mais il est rapidement évacué vers le KL Melk an der Donau, où il est libéré par l'armée américaine le 5 mai 1945. Sa femme et sa fille, qui avaient été déportées au KL Bergen-Belsen, seront libérées plus tard. Ils s'unissent et s'installent à Oradea, en Roumanie, après la guerre. Après la guerre, Nyiszli n'utilisera plus jamais de scalpel.

En mars 1946, soit moins d'un an après ses expériences à Birkenau, son témoignage paraît dans le livre *Assistant de Mengele - pathologiste-anatomiste à Auschwitz-Birkenau*. Il écrit ce livre à partir de son expérience à Birkenau en tant que médecin et non en tant que journaliste ou romancier. Toutefois, il convient de noter ici que son témoignage inclut parfois des faits qu'il ne pouvait pas connaître. Miklós Nyiszli est décédé en Roumanie d'une crise cardiaque le 5 mai 1956, exactement 11 ans après sa libération. Il avait 54 ans.

L'écrivain italien Primo Levi (1919 - 1987) a travaillé comme chimiste à l'usine de Buna de I.G. Farben et a été emprisonné à Auschwitz III (Monowitz). Après la guerre, il a introduit le concept de « zone grise » (1986).

Par « zone grise », Levi entend la zone dans laquelle se trouvent les détenus des camps, qui sont mo-

ralement déchirés entre le blanc et le noir (le bien et le mal). Dans la vie quotidienne et dans des conditions de vie normales, il peut sembler simple d'établir une division sociale entre la pensée « nous » et la pensée « eux ». Selon Levi, cela était impossible dans le système des camps de concentration nazis.

La « zone grise », composée de nombreuses nuances, est la situation dans laquelle se trouvent les détenus des camps, qui les oblige parfois à faire des compromis avec leurs oppresseurs, en échange d'un traitement préférentiel. Primo Levi invite également à ne pas porter trop rapidement des jugements éthiques sur ces individus qui se trouvaient dans des conditions extrêmes. ■

**Johan Puttemans**  
Coordinateur pédagogique  
ASBL Mémoire d'Auschwitz

## JOHANN CHAPOUTOT : « CE FILM EST À LA POINTE DE CE QUI SE FAIT EN SCIENCES HUMAINES SUR LA SHOAH »

Avec « La Zone d'intérêt », Jonathan Glazer signe un film glaçant sur le quotidien de Rudolf Höss, commandant d'Auschwitz. Laissant les images de la Shoah hors champ, le cinéaste s'intéresse à ces exécutants qui ont fait de l'extermination leur métier. On a montré le film à Johann Chapoutot, spécialiste du nazisme, afin qu'il éclaire pour nous le contexte de cette œuvre radicale, qui jette une lumière crue sur les mécaniques industrielles à l'œuvre dans le système nazi.

### Quel est votre point de vue d'historien sur le film de Jonathan Glazer, *La Zone d'intérêt* ?

C'est un film très pertinent, à la pointe de ce qui se fait en sciences humaines et sociales sur la Shoah. Depuis trois décennies, la recherche s'intéresse aux cadres moyens du régime, à leur univers mental, et à ce qui a permis que des gens qui n'étaient pas fous, n'avaient pas de problèmes pathologiques particuliers, aient pu considérer rationnellement le crime de masse comme un métier. Les structures nazies, ce ne sont pas seulement une élite et une masse exécutante. Ce sont aussi des cadres, dont Rudolf Höss fait partie. C'était un cadre très moyen, qui a terminé lieutenant-colonel, donc rien d'extraordinaire. Mais, dans ces structures, la fonction prime sur le grade. Et sa fonction à lui est de « gérer » – je déteste ce mot, mais c'est celui utilisé par les nazis – *das Interessengebiet*, la « zone d'intérêt ».

### Qu'est-ce que ce terme désigne exactement ?

Les nazis conçoivent le complexe concentrationnaire dès le départ comme un lieu de production économique qui doit être rentable. Cet intérêt est financier, industriel et monétaire. Il y a de la production dans le complexe de Auschwitz III-Monowitz et des travaux à Birkenau puisque les prisonniers construisent ce camp en permanence. La SS a compris que la logique industrielle est de baisser les salaires au maximum pour augmenter la marge. La main-d'œuvre concentrationnaire, on ne la paie pas et on va la louer à BMW, Mercedes, Opel, ou IBM. La SS

va aussi créer jusqu'à une trentaine d'entreprises : des carrières, des mines... À Auschwitz, on va fabriquer des hydrocarbures synthétiques, du caoutchouc. Le grand cartel de la chimie allemande, IG Farben, s'installe à Monowitz.

**Dans le film, on voit bien que la notion de productivité est centrale. C'est tout ce qu'on attend de Rudolf Höss, qui est muté puis qui revient « gérer » Auschwitz parce que son successeur ne donne pas satisfaction...**

Il y a aussi cette réunion avec l'entreprise de construction des crématoires, alors que l'enjeu est de brûler beaucoup de corps sans que les structures en souffrent. Le film montre très bien, dans toute sa froideur, que, pour les nazis, l'enjeu est d'être *sachlich*. C'est un mot difficile à traduire, qui désigne le fait d'être objectif, professionnel, froid et réifiant, c'est-à-dire de transformer les gens en choses. La conférence de Wannsee, qui a lieu le 20 janvier 1942 et met au point l'organisation de la « solution finale », est une conférence du tableau Excel. On fait des statistiques, on définit des objectifs chiffrés, et des exécutants comme Höss sont chargés de les atteindre.

**Dans le film, la question de l'idéologie antisémite et raciste est finalement peu présente...**

Le film est assez intelligent parce qu'il montre qu'on n'a même pas besoin de ça. On sait que c'est en toile de fond, mais l'idéologie raciste n'est que la conséquence de ce regard *sachlich* sur le monde. Dans le système nazi, vous n'êtes qu'une chose, performante ou non. L'utilité est un critère

ontologique fondamental qui dicte si vous avez le droit de vivre. Pour une femme, typiquement, c'est faire au moins quatre enfants et bien les éduquer. Pour un homme, être un bon producteur économique et un bon sportif, pas pour la beauté du sport, mais pour être apte à la guerre. Les premières victimes des nazis sont des Allemands, non juifs, stérilisés en masse à partir de 1933 parce qu'ils sont considérés comme fous, handicapés ou malades héréditaires et ne présentent donc aucun intérêt économique et biologique.

**On voit dans *La Zone d'intérêt* que, pour les Höss, l'avènement du nazisme a entraîné une élévation sociale. Était-ce l'un des leviers de ce système pour s'assurer la collaboration des cadres dont vous parlez plus tôt ?**

C'est l'un des ressorts majeurs de l'adhésion – je ne parle pas seulement de consentement, mais bien d'adhésion – aux crimes nazis. Dans le cas de Höss, c'est un militant nazi de la première heure, qui a fait de la prison dans les années 1920 pour avoir tué un communiste. Quand il en est sorti, il a épousé une femme, Hedwig, elle-même militante ethno-nationaliste (*Völkisch*).

**Jonathan Glazer fait le choix de laisser le camp de concentration perpétuellement hors champ. Est-ce le meilleur parti à prendre, alors que la représentation de l'univers concentrationnaire au cinéma a souvent fait débat ?**

C'est d'une grande intelligence. Représenter la Shoah, c'est vraiment délicat. Auschwitz est à la fois un camp de concentration et un centre de



Réalisation : Jonathan Glazer  
 Avec : Christian Friedel, Sandra Hüller, Johann Karthaus  
 Durée : 1h46  
 Pays : États-Unis, Grande-Bretagne, Pologne  
 Année de sortie : 2024

mise à mort – ce qu'on appelle un camp d'extermination, mais il s'agit d'un abus de langage puisqu'on ne « campe » pas. On a des images des camps de concentration puisque les nazis eux-mêmes en faisaient. Mais du processus l'intérieur des chambres à gaz, nous n'avons rien. Les photos clandestines prises par les membres des *Sonderkommandos* montrent la crémation des corps, après le gazage. **Le film opère donc une mise à distance visuelle de l'horreur. Est-ce une mise à distance similaire qui a permis à des Rudolf Höss de participer à cette entreprise d'extermination ?**

Les premières tueries de masse commises par les nazis, ce sont les *Einsatzgruppen* de la SS et de la police allemande, qui ratissaient les villages derrière les opérations militaires du front de l'Est, faisaient monter les gens dans un camion, les éloignaient de quelques kilomètres et abattaient tout le monde. Cela se poursuivra jusqu'à la fin de la guerre, mais il y a un risque d'ensauvagement et de traumatisme pour ces soldats. Pour les épargner, en Europe occidentale, on décide de mettre en place des procédés industriels. On morcelle les tâches : un homme ouvre le clapet sur le toit de la chambre à gaz, un autre verse les granulés de Zyklon B, un dernier referme le clapet. C'est la dilution de la responsabilité, personne n'a la sensation de tuer dans cette histoire et tout le monde se sent bien. À Auschwitz, les responsables nazis partent en voyage d'entreprise le temps d'un week-end à la montagne, avec les collègues et leur famille, à *Sola-hütte*.

**Une nuit, la belle-mère de Rudolf Höss**

**n'arrive pas à dormir à cause du bruit et du rougeolement des fours. Elle quitte alors leur maison. Qu'illustre ce personnage de la société allemande de l'époque ?**

Ce que les nazis disaient, c'est que la population allemande avait du mal avec la mise en place de la « solution finale ». Tant qu'il s'agissait de récupérer de la vaisselle ou un piano dans l'appartement d'une famille juive qui avait disparu, ça allait. Mais, selon Himmler, quand il s'agissait du partenaire de pêche ou de leur voisin, ils se retrouvaient dans le bureau d'un responsable pour demander de le sauver. Joseph Goebbels note aussi à plusieurs reprises dans son journal que les Allemands sont trop confits dans leur « sensiblerie humaniste ». Les nazis se voient comme une avant-garde, une élite politique et scientifique – car le racisme est considéré comme de la science – courageuse, une avant-garde morale pas forcément suivie par quatre-vingts millions d'Allemands. Pour moi, le personnage de la belle-mère est une métaphore de cette fracture.

**Comment interprétez-vous la nausée dont est prise Rudolf Höss dans une scène du film ? A-t-on des traces de remords de la part des cadres nazis ?**

Là encore, je vois ça de manière métaphorique, car je ne sais pas ce qu'il en était pour Höss. Mais ce qu'on sait, c'est que, dans les *Einsatzgruppen*, les maux de ventre sont très fréquents. Ce n'est pas facile d'être violent, à moins d'être psychopathe. Et les psychopathes, il y en a très peu. Dans sa grande étude *Des hommes ordinaires*, l'historien Christopher Browning

parle d'officiers qui ne participent pas aux tueries, car ils n'arrivent pas à se lever, ayant trop mal au ventre. Les corps lâchent.

**Jonathan Glazer a déclaré au *Guardian* avoir fait un film qui ne parle pas du passé, mais de notre époque. Vous-même, dans votre essai *Libres d'obéir* (2020), établissez un lien entre l'organisation du III<sup>e</sup> Reich et le management moderne. Que raconte *La Zone d'intérêt* du monde contemporain ?**

C'est un film sur le carriérisme consumériste, utilitariste et égoïste, érigé encore aujourd'hui en valeur cardinale du capitalisme, mais aussi sur la réification. Pour Höss, la population des camps est du *Menschenmaterial*, du matériau humain. Ce que nous appelons aujourd'hui des ressources humaines. Cette réification est corrélée à un certain darwinisme social, avec l'idée que la vie est un combat, qu'il faut être performant parce qu'elle opère une sélection parmi les meilleurs. Cela structurerait le monde des nazis et structure toujours le nôtre. Et enfin on voit, avec la pollution de la rivière qui se trouve près de chez les Höss, à quel point le nazisme est le paroxysme de l'anthropocène, qui rime avec une destruction systématique de l'environnement et des êtres humains. Tout est considéré comme un fonds d'énergie dans lequel on va puiser jusqu'à épuisement. Ça aussi, c'est très actuel. ■

Margaux Baralon, 29-01-2024

<https://www.troiscouleurs.fr/article/interview-johann-chapoutot-la-zone-d-interet>



UN VOYAGE D'ÉTUDES UNIQUE DE 1300 KM DANS LE SUD-EST DE LA POLOGNE PENDANT HUIT JOURS

**Prix par personne**

€ 750 sur base de chambre double

€ 900 sur base de chambre simple

**Compris dans le prix**

Billets d'avion aller-retour (Zaventem-Varsovie)

Transport privé sur place

Guides francophones

Accès aux musées et aux sites historiques

7 nuits dans des hôtels confortables

Buffet petit-déjeuner complet chaque jour

Repas chauds à chaque déjeuner et chaque dîner

Support logistique

Informations pédagogiques

UN VOYAGE **WARZAWA**

HISTORIQUE **ŁÓDŹ**

ET MÉMORIEL **RADOM**

PARTANT **LUBLIN**

DES ANCIENS **ZAMOŚĆ**

GHETTOS **WŁODAWA**

PASSANT PAR **SIEDLCE**

LES LIEUX DE

RASSEMBLEMENT ET **CHEŁMNO NAD NEREM**

DE DÉPORTATION **MAJDANEK**

ET TERMINANT **BEŁŻEC**

PAR LES CENTRES **SOBIBÓR**

D'EXTERMINATION **TREBLINKA**

SUR LES TRACES DE LA  
**SHOAH**  
EN POLOGNE

**INFO@AUSCHWITZ.BE**

**15/07/2024**

**22/07/2024**

**PLUS QUE QUELQUES PLACES DISPONIBLES !**

MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL - FONDATION AUSCHWITZ  
RUE AUX LAINES 17/BTE 50 - 1000 BRUXELLES - TÉL.: +32 (0)2 512 79 98

WWW.AUSCHWITZ.BE  
INFO@AUSCHWITZ.BE

Directeur de la publication : Henri Goldberg  
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans  
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos  
Comité de rédaction : Jean Cardoen, Dirk Lagast,  
Yves Monin, Thierry De Win, Yannik van Praag  
Traductions vers le Français : Ludovic Pierard  
Graphiste : Georges Boschloos



Avec le soutien de :



**loterie nationale**  
BIEN PLUS QUE JOUER

SPF Sécurité Sociale  
Services des  
Victimes de la Guerre